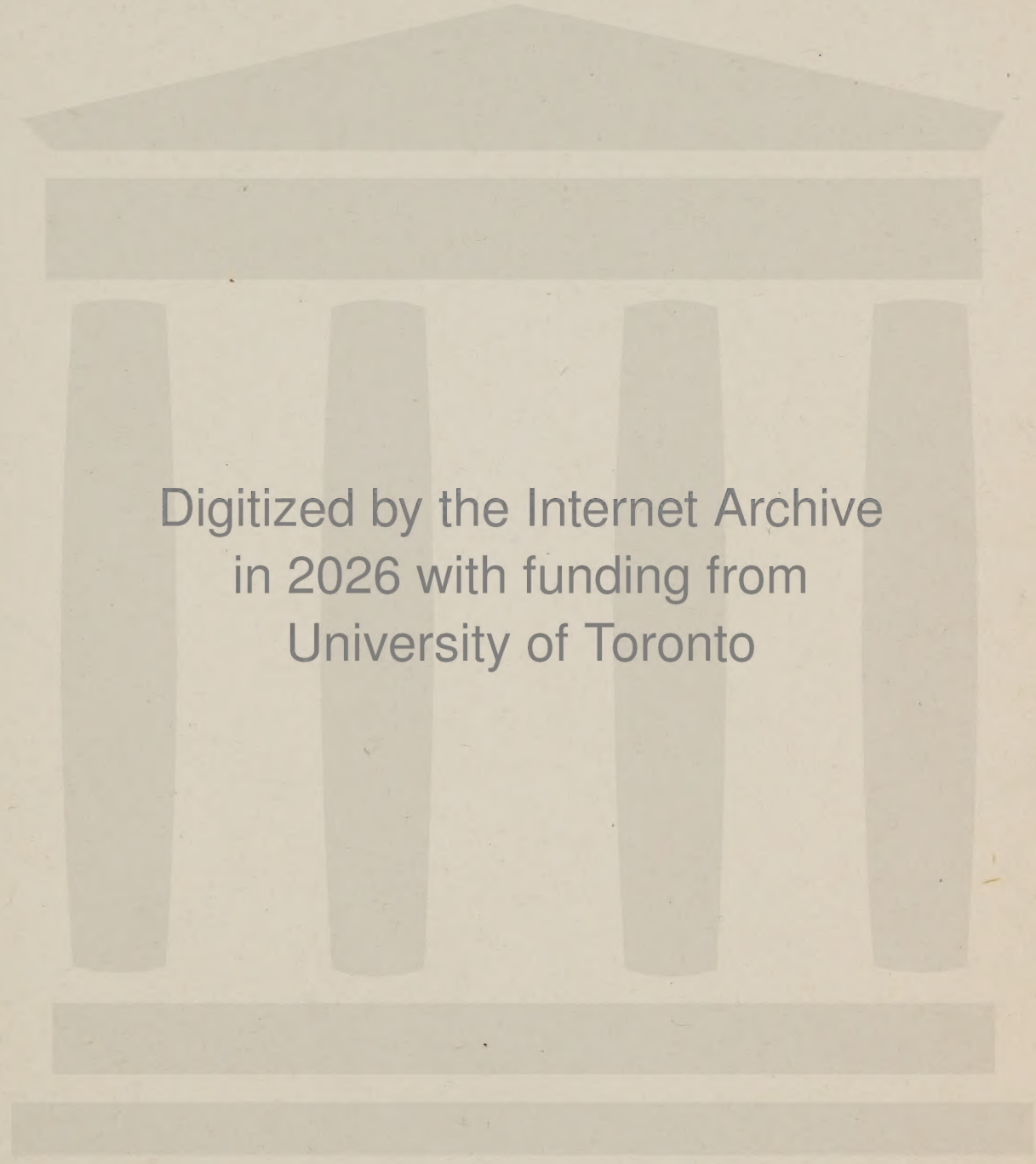
COLLECTION de L'ÉVEIL

PLANTES CURIEUSES DE MON PAYS

par Marcelle Gauvreau, M.Sc.
Jardin Botanique de Montréal

FIDES

ILLUSTRATIONS de J.R. DUFRESNE


Digitized by the Internet Archive
in 2026 with funding from
University of Toronto

https://archive.org/details/plantescurieuses00gauv

Droits réservés

COLLECTION DE L'ÉVEIL

1

PLANTES CURIEUSES
DE MON PAYS

par

Marcelle GAUVREAU, M. Sc.
Jardin Botanique de Montréal

◆

Préface du Frère MARIE-VICTORIN
Illustrations de J.-R. DUFRESNE

414379
30.7.43

FIDES
3425, RUE S.-DENIS
MONTRÉAL

À la mémoire
de mon très cher père
le docteur Joseph Gauvreau
qui a tant aimé les
petits enfants.

PRÉFACE

Voici un beau livre marqué au signe de la précision scientifique alliée à un grand souci d'art. La charmante simplicité de son texte, et la fraîcheur de son illustration, le rendront cher aux enfants, petits et grands, qui ont la bonne fortune de s'ouvrir à la vie dans notre Vallée, la Vallée du Saint-Laurent.

Ce pays de l'eau abondante, de beaux lacs, de grandes rivières et de vierges montagnes, est béni d'une flore admirable, sorte d'atmosphère qui enveloppe nos vies de couleurs, de formes et de parfums, et façonne jusqu'à un certain point nos personnalités.

Dans ce premier ouvrage qui, je l'espère, sera suivi de plusieurs autres de la même gracieuse inspiration, l'auteur, secondé par un excellent illustrateur, a entrepris de mettre en vedette quelques-unes des plantes les plus remarquables du Pays Laurentien.

Qui ne s'arrêtera, étonné et charmé, devant la merveille du petit prêcheur montant chaque printemps dans sa chaire du sous-bois, pour nous refaire, bon an mal an, le même sermon, mais si vrai et si convaincant!

Et qui ne deviendra songeur devant les blancs petits fantômes du monotrope surgissant d'un monde inférieur, à travers le moëlleux tapis de mousse? Et la gloire de l'ancolie tendant sur les rochers sa fleur éclatante au baiser de l'oiseau-mouche! Et la déconcertante imitation du sabot de la Vierge! Et l'effrayant mystère de méchanceté du bourreau des arbres et de l'admirable sarracénie!

L'album des «Plantes curieuses de mon pays» inaugure, au moins quant à l'illustration, un genre dans notre littérature de vulgarisa-

tion botanique. Il ne s'agit plus seulement de représenter les plantes plus ou moins fidèlement, mais de les idéaliser en quelque sorte en créant autour du thème délibérément agrandi au premier plan ou en insertion, un cadre: cadre d'habitat naturel, ou cadre humain. C'est la petite indienne décorant un panier de frêne du suc rouge de la sanguinaire. Ou c'est la fillette chrétienne offrant à la Madone au bord de la route, la fleur la plus précieuse de son bouquet: le sabot de la Vierge. Ou c'est l'enfant éloignant les brebis de la plante vénéneuse du kalmia. En reliant ainsi les plantes à la Vie, texte et illustration créent dans l'esprit vierge des petits des impressions, des associations qui ne s'effaceront jamais.

L'idée de l'éveil des enfants très jeunes aux réalités de la Nature a déjà fait beaucoup de chemin, grâce à l'intelligente persévérance de Marcelle Gauvreau et des collaborateurs et collaboratrices qu'elle a enrôlés dans cette croisade. Ce livre aidera sans doute à répandre une méthode d'initiation qui ne devrait pas être le privilège de quelques favorisés, mais au contraire le privilège de tous.

Les «Plantes curieuses de mon pays» devront être dans la bibliothèque circulante de toutes les écoles, surtout des écoles rurales. Il faut que nos petits fréquentent non seulement la petite école de planches au bord de la route poussiéreuse, mais qu'ils soient admis à cette autre école dont les murs sont les quatre points cardinaux, et le toit la voûte azurée du ciel. Cette école de beauté, d'ordonnance et de naturelle philosophie appartient à tous. Ce qu'elle dispense est comme l'amour maternel, et comme l'Hostie sacrée! Chacun en a sa part et tous l'ont en entier.

Fr. Marie-Victorin

AVANT-PROPOS

L'auteur veut offrir l'expression de sa plus vive gratitude à son maître, celui qui tient le flambeau des sciences naturelles au Canada, et qui lui fait l'immense honneur de présenter ce livre. Le Frère Marie-Victorin, directeur du Jardin et de l'Institut botaniques de Montréal, qui avait déjà dédié sa *Flore Laurentienne* aux Jeunes Naturalistes, ne pouvait manquer d'encourager fortement la publication d'une petite Flore comme celle-ci. Il en a revu tous les textes et suivi de très près l'illustration. Seule cette sollicitude particulière, de la part d'un savant reconnu, a permis de mettre au jour un livre qui peut paraître tout simple, mais qui a pourtant exigé beaucoup de labeur.

L'illustrateur a donc entrepris une tâche ardue. M. J.-R. Dufresne, en plus d'être un artiste, a l'avantage de travailler au Jardin botanique, dans une atmosphère intense d'histoire naturelle. Ses dessins sont non seulement attrayants, mais exacts au point de vue scientifique. De plus, M. Dufresne aime et comprend véritablement les enfants, et c'est pourquoi il leur offre aujourd'hui des images en couleurs qui les enchanteront. Pour sa collaboration étroite, son inlassable dévoûment, son goût très sûr et son interprétation fidèle de la pensée de l'auteur, ce dernier remercie M. Dufresne bien sincèrement.

D'autres personnes réputées ont apporté à l'illustration des critiques judicieuses : le Frère Rolland-Germain, f.é.c., dont le nom est inséparable de celui du Frère Marie-Victorin ; M. Marcel Raymond, en charge du Catalogue des plantes du Québec, à l'Institut botanique ; M. Jacques Rousseau, sous-directeur du Jardin botanique. M. Jules Brunel, sous-directeur de l'Institut botanique, a fourni une aide extrêmement précieuse au cours de la publication du livre, dont il a relu le texte définitif. Et pour finir par là où peut-être il aurait fallu commencer, l'auteur remercie particulièrement les Editions Fides d'avoir si bien compris la nécessité urgente d'un petit livre de botanique magnifiquement illustré, pour les Jeunes Naturalistes et les tout-petits de chez nous.

Marcelle GAUVREAU

L'ASCLÉPIADE
OU
« PETITS COCHONS »

Cette plante est connue chez nous sous le nom de «petits cochons», ou «petits moutons». Savez-vous pourquoi? Parce que les enfants s'amusent avec ses fruits étranges, en y plantant des brindilles, en guise de pattes et d'oreilles, pour les transformer en petits animaux! De son vrai nom, elle s'appelle asclépiade, ou cotonnier sauvage. Autrefois, les sauvages de l'Amérique, et même nos ancêtres, mangeaient les jeunes pousses comme des asperges.

L'asclépiade est remarquable par le suc, le «lait», dont elle est entièrement imprégnée. Cassez la plante, tige, feuilles ou fleurs, et vous verrez couler un «lait» avec lequel on peut faire du caoutchouc. Les fleurs sont très odorantes et attirent vivement les insectes. Elles sont même organisées pour les capturer. Les feuilles, grandes et veloutées, ressemblent un peu à celles du tabac.

Comment le «petit cochon» va-t-il naître? De la fleur fragile sort d'abord la tête, puis le corps qui se revêt bientôt de laine ou de velours. Quand il est mûr, le fruit est tout rempli de soie à l'intérieur. Les graines, couchées les unes sur les autres, et dans le plus grand

L'asclépiade ou « petits cochons »

ordre, y dorment comme dans un berceau. Munies chacune d'un léger parachute, bientôt, quand le fruit s'ouvrira, elles s'envoleront au gré des vents. C'est pourquoi on nomme aussi la plante: «petits oiseaux».

Mes enfants, je vous défie de trouver quelque chose d'aussi curieux dans la nature: une plante qui donne du lait, du caoutchouc, qui est un piège à insectes, et dont le fruit est un petit cochon, habillé de velours doublé de soie!

LE PETIT PRÊCHEUR

C'est une plante étonnante à nulle autre pareille. Sa «fleur» ressemble à une chaire décorée de bronze et de nacre, dans laquelle se dresse un petit prédicateur, tout de bure vêtu, sermonnant sous l'abat-voix. A cause de cette ressemblance, on nomme la plante: «petit prêcheur».

Regardez à l'intérieur de la «chaire»: les fleurs menues sont groupées autour du petit prêcheur lui-même. Elles habitent une tour enchantée. En certains cas, elles se transformeront en fruits écarlates, empilés comme des cerises à la base de la délicate colonne du petit prêcheur, que les Anglais ont baptisé «Jack». Les souris des bois, aux yeux luisants comme des perles, voudront se régaler de ces fruits magnifiques.

La plante est fixée au sol par une sorte de petit navet, entouré d'une frange de grosses racines. C'est le «navet indien». Il brûle la langue parce qu'il est bourré de menus cristaux ressemblant à des aiguilles. Mais les sauvages savaient que lorsque ce «navet» a été ébouillanté, il perd sa saveur brûlante. C'est que les cristaux se sont dissous. Les sauvages buvaient même l'eau où la plante avait bouilli, pour guérir leurs coliques. A la campagne, les Canadiens emploient de même le «navet indien» contre les troubles d'estomac.

Le petit prêcheur

Les feuilles s'élèvent au-dessus des fleurs. Les Iroquois donnent au petit prêcheur le nom de «Kah-à-hoo-sa», qui signifie «berceau indien». En effet, ne dirait-on pas le petit berceau ambulant, la nâgane, dans lequel la maman indienne porte son bébé sur son dos?

LE DICENTRE À CAPUCHON

Voici des fleurs qui naissent avant les feuilles des grands arbres. Dans le bois, elles font de gracieuses révérences au gai printemps, ou bien elles se laissent balancer par le vent qui passe. On dirait de petits acrobates suspendus à une barre et jouant dans l'immense gymnase de la nature.

Fleurs bien curieuses que ces dicentres à capuchon! On a toujours trouvé que les pétales simulent une petite paire de larges pantalons suspendus comme pour sécher! Aussi les nomme-t-on parfois «culottes de Hollandais», parce que les paysans de Hollande portent ce vêtement un peu bouffant.

Dans cette fleur, deux des pétales, d'un blanc crème, sont des pochettes contenant une goutte de nectar, qui est une sorte de sirop. Pour y boire, les papillons doivent y plonger jusqu'au fond leur langue creuse, qui se déroule longuement, à la façon d'un serpentin.

Les deux autres pétales, d'un jaune orangé, ont la forme d'une minuscule cuiller. Ils abritent les étamines qui renferment une sorte de poudre, le pollen, que les abeilles recherchent pour fabriquer leur miel. Ces abeilles, fort gourmandes et ingénieuses, écartent ces pétales de leurs grosses têtes velues, et s'emparent du pollen en le brossant avec leurs pattes de devant.

Le dicentre à capuchon

Les feuilles des dicentres s'épanouissent comme de délicates fougères aux reflets argentés. Elles étendent sous nos pas un merveilleux tapis de dentelle. Mais elles sont trop délicates pour durer. Vers le milieu de l'été, ayant accompli leur rôle, qui est de faire de la substance végétale avec la lumière du soleil, l'eau du sol et les gaz de l'air, elles ont entièrement disparu.

Un autre dicentre habite nos bois: le dicentre du Canada, dont les fleurs blanches ont la forme d'un coeur. Et puis, il y a dans nos jardins un cousin des dicentres sauvages. Les fleurs sont rouges et ressemblent à des coeurs qui laissent échapper une goutte . . . blanche. Les savants nomment cette plante cultivée: dicentre éclatante, mais nos grand'mères ont un bien plus joli nom: «coeurs-saignants».

LA SARRACÉNIE

Lorsque, petite chaudière à la main et coiffés d'un grand chapeau de paille, vous irez à la cueillette des bleuets, vous rencontrerez dans la savane, parmi la mousse blanche où l'on enfonce jusqu'aux genoux, la plus singulière des plantes! Une fleur d'un rouge sombre, penchée au bout d'un très long pédoncule, et portant des pétales de velours qui pendent comme de petits rideaux. Une fleur dont le jeune fruit est protégé par un joli parasol vert à cinq baleines! Fleur puissante et magique dominant et gardant, comme une tourelle à petites lucarnes, les mille et une vies ignorées de la bruissante tourbière.

Mais plus surprenante encore est la couronne de feuilles étranges, surgissant de l'épais tapis de mousses humides. Feuilles vertes d'un vert vivant, veinées comme des membres humains, qui sont à la fois des sortes d'oreilles velues toujours aux guets, et des urnes profondes conservant l'eau de la pluie.

La sarracénie! Ce nom vous paraît sans doute bizarre, mais voici un moyen de le retenir: pensez au docteur Michel Sarrazin, médecin du roi, à Paris, qui vécut au Canada au XVIIe siècle. Il correspondait avec les savants botanistes de l'Académie Royale des Sciences, et recueillait au Canada des plantes rares qu'il envoyait au Jardin des Plantes de Paris. C'est ainsi qu'il fit connaître cette magnifique et curieuse fleur que Tournefort nomma en son honneur: sarracénie.

La feuille est appelée par les gens du peuple: «petit cochon»,

La sarracénie

ou «oreille de cochon». Si cette oreille était de chair, elle entendrait le bruit léger de l'eau tombant goutte à goutte, jusqu'au fond de la feuille creusée; le bourdonnement affolé des malheureux insectes qui s'y aventurent pour boire ou y chercher asile.

Or, il arrive qu'une fois entré, l'insecte ne peut sortir du refuge qu'il a cherché, à cause des poils raides et dirigés de haut en bas, dont l'intérieur de la feuille est hérissé. La sarracénie ne se contente pas de capturer traîtreusement les insectes; elle les mange tout crus! Ses feuilles creuses se comportent comme de petits estomacs et digèrent les malheureuses victimes. Eh oui! vraiment! c'est pourquoi on dit que la sarracénie est une plante carnivore, et l'une des plus célèbres plantes carnivores. Il va sans dire que les Indiens, qui vivaient si près de la nature, connaissaient bien la sarracénie. Pour eux, c'était l'«herbe-crapaud», parce que, comme le crapaud, elle mange les insectes. Ils croyaient aussi la plante souveraine contre la petite vérole.

La reine Victoria avait une grande admiration pour la sarracénie qu'elle désigna elle-même comme fleur nationale de Terre-Neuve. La plante figure sur les pièces de monnaie de cette île, et elle aurait pu tout aussi bien être choisie comme emblème du Canada, puisqu'on la rencontre depuis la Gaspésie et la Côte-Nord jusqu'aux Montagnes Rocheuses, partout en somme où il y a des terres noires!

Petits amis, en cueillant les bleuets, arrêtez-vous un instant auprès de la sarracénie, merveille de nos savanes!

LA SYMPLOCARPE
OU
« CHOU PUANT »

Lorsque la neige s'en va, on aperçoit déjà, dans la vase des marais canadiens, une plante extraordinaire. La neige fond en rond autour d'elle, comme si elle amenait au jour la chaleur cachée de la terre! Elle a l'aspect d'une petite tente d'indien, d'un minuscule wigwam, où vivrait un tout petit, tout petit sauvage.

Mettez votre nez dans la tente! Il s'en dégage une terrible odeur d'ail et de moutarde, forte à vous tirer les larmes! Cette odeur a fait donner à la plante le nom un peu brutal de «chou puant». Si vous désirez l'appeler autrement, de son nom scientifique français, il vous faudra retenir un grand mot: sym-plo-car-pe.

Comme son cousin le petit prêcheur, la symplocarpe abrite sous son enveloppe contournée une quantité de petites fleurs, distillant chacune une goutte d'un étonnant sirop à goût d'oignon, attirant vivement les insectes, surtout les mouches, qui viennent s'y engluer. Les mouches ne nous sont pas sympathiques, mais, hélas! beaucoup d'abeilles aussi sont retenues prisonnières. Il paraît même que les araignées tendent leur toile à la porte du wigwam, tout exprès pour capturer les mouches qui s'y aventurent.

La symplocarpe ou « chou puant »

Si vous voulez comprendre mieux la symplocarpe, creusez autour de la plante, lorsqu'elle est encore très jeune, au printemps. Vous découvrirez une soixantaine de fortes racines, plongeant loin dans le sol vaseux. Ces racines ont emmagasiné des réserves l'été dernier, et c'est pourquoi, dès la fonte des neiges, la plante est bien vivante et toute prête à fleurir. Les naturalistes ont calculé qu'une symplocarpe peut vivre plus de soixante-quinze ans!

La symplocarpe nous fait ses surprises l'une après l'autre. On n'aperçoit d'abord que la tente fragile, marbrée de vert et de brun, et ce qu'elle renferme. Après quelques semaines, on voit monter autour de la tente de grandes feuilles qui ressemblent à de la rhubarbe, et qui sont comme des arbres géants, auprès d'une si petite maison. Ces feuilles ont fait donner à la plante le nom de «tabac du diable».

A l'automne, l'immobile gardien du wigwam est tout transformé, et sa maison est disparue ainsi que l'ombrage de ses feuilles. La boule de petites fleurs a grossi et s'est changée en un fruit unique ressemblant à une pomme de terre. Si on écrase ce fruit, on trouve dans la chair blanche des graines grosses et rondes comme des pois, et qui ont une odeur de pomme sucrée. Comment une plante si malodorante peut-elle créer en même temps un tel parfum? Chut! mes enfants, c'est encore un secret de la terre!

LE BOURREAU DES ARBRES

Eût-on pensé que cette plante aux fruits si brillants, jaunes et orangés, qui grimpe dans la clairière, sur les arbres et les buissons, pût être si méchante? Eh bien, oui! Cet arbuste, le célastre grimpant, qui s'enroule insidieusement autour des frênes, des tendres bouleaux, des cerisiers, est si cruel pour les autres plantes qu'on l'a surnommé le «bourreau des arbres».

Dès sa première jeunesse, avant même de produire ses grappes de fleurettes verdâtres, le bourreau se met déjà à la recherche d'innocentes victimes. De la pointe de sa tige, il explore béatement l'air, cherchant support où s'accrocher. Parfois, ne trouvant rien, il retombe, faible et sans espoir, et enroule ses branches les unes autour des autres. Mais le plus souvent il réussit à atteindre un arbre voisin et à s'y cramponner: alors commence l'oeuvre de mort.

Le bourreau monte, monte, en tournant toujours. Il décore son hôte de son clair feuillage, mais sa tige devient graduellement plus vigoureuse, et se resserre de plus en plus autour de sa victime. La sève qui nourrit l'arbre et coule sous l'écorce, se trouve gênée dans son parcours. Elle s'accumule au-dessus des spirales du bourreau; elle forme des bourrelets disgracieux, qui ralentissent la croissance normale de l'arbre.

Le bourreau des arbres

Mais le bourreau n'est pas encore satisfait. Arrivé très haut, dans la lumière, il gonfle toujours davantage sa longue tige, enroulée comme un serpent! Il lance en tous sens des rameaux plus nombreux, qui à leur tour sautent de branche en branche, et d'un arbre à l'autre. Les années se passent, et l'arbre malade, après avoir longtemps lutté silencieusement, meurt, étranglé. Le tronc pourrit et tombe en poussière. Le bourreau, toujours vivant, lui, — car sa partie supérieure s'est souvent fixée dans la tête d'un arbre voisin, — reste suspendu dans l'air comme s'il s'était élancé du sol, d'un seul trait et sans support.

Voilà l'histoire de la vie criminelle de l'élégant bourreau des arbres, ou célastre grimpant. Malgré ces moeurs de bandit, les fruits n'en sont pas moins les plus décoratifs parmi ceux qui nous rendent si belle et si chère la nature automnale. L'enveloppe extérieure se divise en trois parties, qui se recourbent en arrière pour laisser voir l'intérieur, d'un rouge éclatant. Durant l'hiver, quelques rameaux garnis de fruits, disposés dans nos maisons, y ajoutent une note de haute couleur, qui reste vive et fraîche très longtemps.

Le bourreau des arbres nous donne une petite leçon de prudence: ne juger sur la mine, ni les gens ni les choses!

LE KALMIA

OU

« CREVARD DE MOUTONS »

Pouvez-vous imaginer une fleur à ressorts, qui va sursauter si vous la touchez au bon endroit et au bon moment? On dirait une mignonne coupe de faïence vieux rose, ornée de cinq pointes délicates. Au centre se dessine une couronne de dix points cramoisis, d'où partent les dix étamines.

Cette fleur brillante s'appelle kalmia, en l'honneur d'un botaniste suédois, Pierre Kalm, élève favori du grand Linné, et qui vint au Canada en 1747. Les feuilles, pointues aux deux extrémités, sont un poison violent pour les bestiaux. C'est pourquoi la plante est connue dans la campagne canadienne sous le nom de: «crevard de moutons».

Chaque étamine est formée d'une «tige» menue (le filet), surmontée de deux petits sacs (les anthères) bourrés d'une fine poudre appelée pollen. Le pollen, vous le savez, sert à féconder la fleur, c'est-à-dire qu'il la rend capable de produire son fruit. Mais voici des étamines bien spéciales, car elles sont nerveuses, et vous allez comprendre pourquoi.

Le kalmia ou «crevard de moutons»

Leurs petites têtes reposent dans des niches creusées à même les pétales, et les filets élastiques qui les supportent sont courbés en demi-cercle. Si un insecte visite la fleur pour y puiser le délicieux nectar, il touchera sûrement l'un des dix arceaux. Or, quand une étamine du kalmia est mûre, elle se détend aussitôt qu'un filet est touché! Et l'étamine agit comme une fronde qui lance le pollen avec force, parfois à une distance d'un pied. Touchez vous-même le filet d'une étamine avec la pointe d'une épingle: vous recevrez sur les doigts une légère averse de pollen. Petite expérience très amusante!

Et maintenant, pensez aux insectes visiteurs, s'envolant lourdement avec une quantité de grains de pollen collés sur leurs ailes et sur leurs pattes. Saupoudrés de poussière d'or, ils voyagent de fleur en fleur et de kalmia en kalmia. Or, pour se transformer en fruit, il est préférable que chaque fleur reçoive le pollen d'une autre fleur de la même espèce. Les insectes sont donc de petits messagers fort utiles. S'ils tirent profit d'un nectar et du pollen des fleurs, ils transportent aussi la promesse de vie d'une fleur à une autre. Ils aident à la naissance des fruits, qui à leur tour mûrissent des graines.

Le kalmia habite la savane, la terre noire ou les bois de pins. C'est le cousin du bleuet au fruit précieux. Mais on ne mange pas le fruit sec du kalmia, qui n'existe que pour la joie des yeux.

LA SANGUINAIRE

La sanguinaire? Mais pourquoi? Les pétales, du blanc le plus pur, forment couronne autour de nombreuses étamines dorées; les feuilles, largement découpées, sont parées de vert intense. Rien ici, semble-t-il qui puisse rappeler le sang.

Eh bien! mes enfants, prenez une truelle, et au travers des feuilles mortes qui jonchent le parterre de la forêt, déterrez la plante. Vous trouverez, couchée dans la terre, une sorte de tige charnue (le rhizome), sur laquelle poussent des racines courtes, mais vigoureuses. Cassez ce rhizome: vous comprendrez alors d'où vient le nom de sanguinaire. Il s'échappe de la cassure un jus d'une vive couleur cramoisie, une véritable couleur de sang! Les Indiens se servaient de ce liquide brillamment coloré, pour se tatouer avant les combats. Ils en décoraient aussi leurs haches de guerre ou tomahawks, sans doute parce qu'ils se faisaient gloire de répandre le sang humain. Les squaws et les fillettes indiennes tressaient de jolis paniers en foin d'odeur, qu'elles coloriaient du suc vermeil de la sanguinaire. Les fourrures, les tapis et différents articles de fantaisie, étaient aussi ornés de la même façon.

La sanguinaire est connue dans la médecine populaire canadienne sous le nom de «sang-dragon». On fabriquait autrefois des

La sanguinaire

remèdes contre les rhumes en faisant bouillir un petit morceau de rhizome avec quelques aiguilles de cèdre, ou en arrosant un morceau de sucre avec le jus de la plante.

Née au début du printemps, la sanguinaire est frileuse! L'unique feuille entoure d'abord, comme d'un châle, la perle du bouton floral. Puis peu à peu, la feuille se déploie avec art, révélant ses fines nervures entrecroisées. Une seule fleur fragile, qui s'ouvre toute grande au soleil matinal! Elle se replie l'après-midi, et se ferme tout à fait au froid ou lorsque le soir approche.

Ces fleurs durent peu, tout comme celles du pavot de nos jardins, qui est un cousin éloigné de la sanguinaire. Elles attirent beaucoup les abeilles, que l'on voit souvent à ce moment de l'année sortir du bois, triomphantes. Où vont-elles? Ah! les diligentes abeilles! Elles transportent le pollen des étamines de la sanguinaire dans leur ruche. Et elles le mélangeront avec du miel pour en faire une sorte de bouillie nourricière pour leurs larves. Royal déjeuner, en vérité!

La sanguinaire est par excellence une plante canadienne. On ne lui connaît nulle part dans le monde un proche parent. Son origine est un mystère, et sa beauté est sans rivale dans la féerie printanière de nos forêts.

L'ANCOLIE DU CANADA

Sur les rochers et les falaises, les brillantes fleurs de l'ancolie dansent au vent, comme de petites lanternes chinoises. Tout à coup, venu on ne sait d'où, un oiseau-mouche à gorge rubis vient s'ébattre au-dessus des fleurs, caresse de son bec les cornets éclatants. Un papillon hésite un court instant, ailes frémissantes, auprès des longues étamines couleur de soleil. Puis, brusquement, il plonge sa langue creuse et allongée jusqu'au fond des éperons de la corolle, et se gorge de nectar. Parfois, des insectes, comme s'ils étaient doués de sens, percent la pointe des éperons, pour atteindre plus vite au festin! Savez-vous que les fleurs d'un rouge vif sont particulièrement recherchées par les oiseaux-mouches et les papillons de jour? Attirés par la brillante parure de l'ancolie, devinent-ils que la fleur distille à leur intention, à la pointe des éperons, la claire goutte de miel?

L'ancolie possède une finesse et une grâce aristocratiques: dentelle vert tendre des feuilles, souplesse de la tige, élégance et coloris des fleurs. Dans l'ancien français, l'ancolie a reçu plusieurs noms expressifs suggérés par la forme des cinq pétales éperonnés: gants de Notre-Dame, gants de la Vierge, gants de la bonne Dame, gants d'évêque, cinq doigts, sabot, souliers du bon Dieu, cornette, clochettes, gobelet, bonne femme, bonnet de prêtre, ancolie, ancolette», etc. Mais de tous ces noms, celui que l'on doit retenir est: «gants de

L'ancolie du Canada

Notre-Dame». Notre ancolie, il est vrai, a des fleurs rouges, tandis que celles de l'ancolie de France sont généralement bleues, mais les deux espèces sont autrement très semblables et peuvent bien porter le même nom. En anglais, on nomme la plante «columbine», les cinq éperons représentant cinq colombes dont les ailes seraient les sépales.

Un délicat écrivain a dit en pensant aux «gants de Notre-Dame», qu'il imaginait une Notre-Dame qui se ferait toute petite pour apparaître à des enfants, et qui seule pourrait glisser ses doigts mignons dans les étroits cornets de la fleur. N'y a-t-il pas là un sujet de rêve doré, pour tous les petits enfants? Notre bonne Mère du ciel, vêtue d'une robe d'un bleu très doux, brillante comme du satin, portant un voile délicieusement léger, et qui incline un beau soir son visage transparent et lumineux vers cette petite merveille de la nature: l'ancolie. La Vierge se penche tendrement; de ses doigts menus et fragiles, elle touche l'intérieur de la fleur, et des éperons écarlates se fait un gant de la couleur du couchant!

LE MONOTROPE

OU

« PETIT CALUMET »

Dans le mystère de la forêt, soulevant les mousses et les feuilles mortes, une plante étrange est apparue ce matin, qui n'y était pas hier. Toute blanche, et tendre, et fragile! C'est le monotrope ou «petit calumet».

Vous savez ce que c'est qu'un calumet? Une grande pipe à long tuyau, ornée de verroterie ou de plumes, dont se servaient les Indiens de l'Amérique du Nord. On fumait cette pipe en grande cérémonie, au moment des actes importants de la vie. Il y avait le calumet de guerre, blanc et gris, et le calumet de paix, de couleur rouge. Lorsque le traité de paix de Montréal fut signé, en 1701, tous les chefs sauvages, revêtus de leurs costumes nationaux, fumèrent le calumet de paix avec les Français.

Vous l'avez deviné, le monotrope est appelé «petit calumet» à cause de sa ressemblance avec le calumet des sauvages. Ce qui nous paraît extraordinaire est sa couleur d'un blanc de cire, qui vraiment fait songer à une plante-fantôme. Naturellement, puisque le monotrope est si différent des autres plantes, il doit vivre autrement

Le monotrope ou «petit calumet»

qu'elles. En effet, il vit à la façon des champignons, dans la mousse et les feuilles décomposées, sur les troncs morts, etc. Il n'a pas de véritables racines. Mais le bas de la tige se divise sous terre en fines ramifications, qui s'attachent aux débris de bois pourri d'où il tire sa nourriture. Parce qu'il n'a pas de substance verte comme la plupart des autres plantes, le monotrope ne peut préparer lui-même ses aliments à même le soleil et l'air.

Mais, dites? malgré sa faible taille, — il a cinq ou six pouces de hauteur, — n'a-t-il pas quand même un air imposant? Ne fait-il pas songer à une toute petite sentinelle auprès des patriarches déchus de la forêt? Le «petit calumet» refuse de vous regarder en face: sa fleur est toujours inclinée et vous devrez vous pencher pour en admirer la subtile beauté. Lorsque la blanche fleur se changera en fruit, celui-ci, au contraire, se dressera et mûrira tête haute. La plante entière noircit en séchant; il faudra bien vous résigner à n'avoir dans votre herbier qu'un monotrope noir comme de l'encre!

Le monotrope croît dans les bois de conifères. C'est un lointain parent du bleuet et du kalmia, un parent dégénéré, mais qui a gardé quelques traits de famille. Et c'est un habitant mystérieux de la grande forêt laurentienne. Qui l'a vu une fois ne l'oublie pas et le reconnaît toujours.

LE SABOT DE LA VIERGE

Est-ce le petit soulier de brocart chaussé par Cendrillon? Est-ce une pantoufle de satin doré oubliée là par quelque fée? Cette fleur, aussi gracieuse que singulière, a évoqué tout naturellement comme l'ancolie, le souvenir de la Madone chez nos pieux ancêtres, qui y ont vu le «sabot de la Vierge» ou «soulier de Notre-Dame». La Vierge seule leur semblait digne de chausser cet amour de petit sabot, merveille des merveilles parmi toutes les fleurs sauvages de notre pays. Les Indiens, qui avaient une autre vision des choses, y trouvaient une ressemblance frappante avec leurs souliers de peau d'orignal, et c'était pour eux la «fleur-mocassin». Pour les Iroquois particulièrement, c'était le «Kwe-ko-heah-o-tah-qua», c'est-à-dire le «mocassin de l'engoulevent». Vous savez, l'engoulevent, cet oiseau qui semble répéter toujours lorsqu'il chante: «Bois pourri! Bois pourri!»

Le sabot de la Vierge appartient à une famille de plantes bien distincte des autres, la famille des Orchidées. Ces fleurs sont irrégulières et imitent souvent la forme d'insectes, ou même de visages humains. Chez le sabot de la Vierge, les trois pétales ont adopté des formes excentriques. Celui du milieu, gonflé comme un petit ballon translucide, est le sabot lui-même; les deux autres, brunâtres, enroulés et ondulés, sont comme de légers rubans faits pour attacher ce

Le sabot de la Vierge

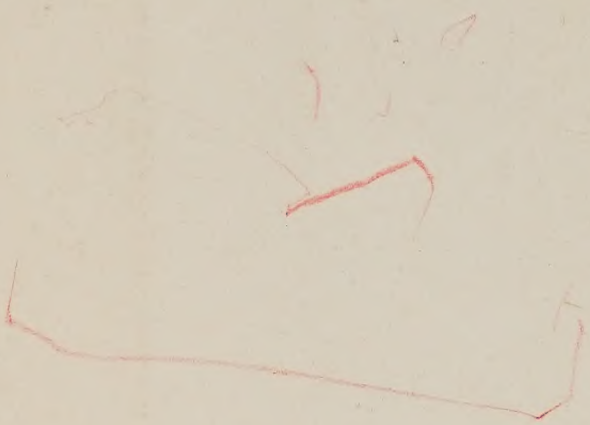
délicat soulier! Les feuilles, dispersées le long de la tige, sont remarquablement belles, comme veloutées, et elles sont parcourues par de fortes nervures d'un vert plus foncé.

La couleur voyante du sabot attire fort les insectes, qui y découvrent abri avec table mise. Qui dira ce que leurs multiples petits yeux voient sur ces murs diaphanes sertis d'or! Des insectes de toutes sortes peuvent être trouvés à l'intérieur de la fleur, qui est pour eux une petite prison mal fermée. S'ils réussissent à en sortir, on peut les apercevoir, portant sur leur dos ou entre leurs pattes, non pas quelques grains de pollen seulement, mais des masses de grains de pollen collés ensemble! Ces pollinies, comme on les appelle, ont la forme d'une petite poire. Elles sont particulières à la royale famille des Orchidées.

Les sabots de la Vierge, comme toutes les Orchidées, joignent à la beauté l'attrait de la rareté. Il faut donc les protéger avec amour. Si vous avez le bonheur d'en rencontrer, en vous promenant dans nos bois riches, cueillez-en un seul, et encore, prenez bien soin de laisser la racine dans la terre! Faites le sacrifice des autres, pour que chaque année, dans toute sa splendeur, revive le sabot de la Vierge!

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE DU FRÈRE MARIE-VICTORIN 5
AVANT-PROPOS 7
L'ASCLÉPIADE OU « PETITS COCHONS » 8
LE PETIT PRÊCHEUR 12
LE DICENTRE À CAPUCHON 16
LA SARRACÉNIE 20
LA SYMPLOCARPE OU « CHOU PUANT » 24
LE BOURREAU DES ARBRES 28
LE KALMIA OU « CREVARD DE MOUTONS » 32
LA SANGUINAIRE 36
L'ANCOLIE DU CANADA 40
LE MONOTROPE OU « PETIT CALUMET » 44
LE SABOT DE LA VIERGE 48



414379

Gauvreau, Marcelle
Plantes curieuses de mon pays.

BoF
G

DATE.

NAME OF BORROWER.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET